# TRADUCTIONS ET IMITATIONS DE QUELQUES POÉSIES D'OSSIAN, ...

James Macpherson, Charles : de Arbaud Jouques

# TRADUCTIONS ET IMITATIONS

DE

# QUELQUES POÉSIES D'OSSIAN,

ANCIEN POÈTE CELTE.

214 220

Digitized by Google

# TRADUCTIONS ET IMITATIONS

DE

# QUELQUES POÉSIES D'OSSIAN,

## ANCIEN POÈTE CELTE;

PAR CHARLES ARBAUD JOUQUES.

Vos quoque qui fortes animas, belloque peremptos
Laudibus in longum, vates, dimittitis ævum,
Plurima, securi fudistis carmina Bardi.

LUCANUS. *De Bello civ. Lib.* 1.

PARIS,

CHARLES POUGENS, Imprimeur-Libraire, quai Voltaire, N.° 10.

AN IX. (1801)

# PRÉFACE.

Le petit nombre de traductions et d'imitations d'Ossian, que je fais paroître aujourd'hui, est extrait d'un travail considérable sur ce poète, entrepris depuis long-tems, et, depuis quatre ans, déposé à Paris chez un ami, distingué dans la littérature, et que je nommerois, s'il vouloit le permettre.

Les poésies d'Ossian ont excité un enthousiasme universel en Allemagne et en Italie. D'habiles traducteurs leur ont valu cet avantage en les faisant connoître. La traduction de l'abbé Cesarotti est le plus bel ouvrage de cet auteur, qui a aussi traduit en vers l'Iliade, et qui est vraiment le Delille de l'Italie. Pourquoi donc Ossian est-il si peu estimé en France? C'est qu'il n'y est pas encore assez connu : à force de chercher la route, quelqu'un la trouvera. Ce ne sera pas moi ; du moins, je le crains bien : mais j'ai été du nombre de ceux qui l'ont cherchée.

C'est uniquement pour que les amis de l'art me guident par leurs conseils dans ce chemin très-

difficile, que je livre à l'impression quelques traductions et quelques imitations. Elles me vaudront, j'espère, leurs sages avis; leurs critiques m'éclaireront sans me déplaire; leurs éloges, si je les mérite, m'encourageront sans m'enorgueillir. D'après leur jugement, je ferai imprimer le reste de mon ouvrage, ou je brûlerai le tout.

J'ai traduit dans Ossian tout ce qui m'a paru susceptible de l'être avec succès. J'y ai mis de la fidélité autant que la différence des langues, et sur-tout celle des temps a pu me le permettre. J'ai imité, au lieu de traduire, quand la nature des obstacles m'a paru insurmontable, soit par le désordre et la confusion des idées, soit par les idées mêmes. Mais alors, j'ai redoublé d'attention et d'effort pour ne pas m'écarter du caractère de mon modèle, et je n'ai presque fait que disposer, d'une manière différente, ses pensées et ses images. J'ai retranché avec regret, et ajouté avec mesure.

S'il étoit seulement douteux que des poètes, sans trop de désavantage pour leur gloire et le plaisir de leur lecteur, pussent être traduits en prose, ce seroit une folie que de ne pas se contenter de l'excellente traduction de Letourneur. Mais, depuis les immortelles Géorgiques de Delille, ce problème est résolu. Des poètes phi-

losophiques, comme Lucrèce, Young, etc., traduits en prose, se soutiennent encore par l'abondance et la profondeur des idées, et deviennent au moins de grands orateurs; mais ceux qui sont tout, images, sentimens, harmonie, veulent absolument des vers; et parmi ceux-là, tel est Ossian, qu'il perd presque tout, là où les autres ne perdent que la moitié.

Il vient de paroître des imitations des poésies d'Ossian. L'élégance simple, et l'harmonie soutenue de la versification dans cet ouvrage, font vivement regretter que son auteur se soit cru obligé d'élaguer, presque par-tout, une foule de détails précieux, qui seuls peuvent faire connoître Ossian, et qui font toujours l'intérêt et le vie de tout ouvrage poétique. Ossian, très-souvent embelli avec beaucoup de goût dans ces imitations, plus souvent encore y est presque réduit à une simple analyse. Il est impossible de les lire sans aimer le talent de leur auteur; mais il me semble qu'on peut les avoir lues avec la plus grande attention, sans connoître beaucoup le caractère de son modèle. Généralement les traducteurs en vers sont trop occupés d'eux-mêmes. Je le répète, pour faire aimer Ossian, il ne faut que le faire connoître. C'est-là, sur-tout, ce que je cherche; si j'ai ce seul avantage sur celui qui, avant moi, a publié son ouvrage, ma peine n'est

pas perdue pour la littérature. Au contraire, sans cet avantage, eussé-je tous les autres, ce que je suis loin de prétendre, ce que j'ai fait est inutile, et j'abandonnerai, à l'instant même, un travail infructueux, dans lequel je n'aurai pu atteindre le but que je m'étois proposé.

# INVOCATION D'OSSIAN

## A SA HARPE.

## TRADUCTION.

Toi, qui dans mon palais, à mes murs suspendue,
Habites en tout tems parmi des boucliers,
Descends, harpe sonore, et, dans mon ame émue,
Versant tes doux accords, soutiens mes chants guerriers.
Approche, fils d'Alpin, et de tes mains habiles,
Près d'Ossian assis, parcours légèrement
Ma harpe inspiratrice et ses cordes mobiles.
Accompagne ma voix. Ah! sans toi, vainement
Je voudrois rappeler à ma triste mémoire
Les hauts faits des héros et leur touchante histoire.
Les ans, qui, dans leur fuite, ont obscurci mes yeux,
Jettent sur mon esprit un voile nébuleux.
Au travers de ce voile, éparses, incertaines,
Quelques foibles lueurs, quelques images veines,
Devant moi, tour à-tour, passent confusément
Comme un éclair léger qui ne luit qu'un moment.
Mais sitôt qu'en mon cœur la puissante harmonie
Ranime la chaleur et rappelle la vie,
Les faits des tems passés, les exploits des héros
Se présentent en foule à mes nobles pinceaux.
La lumière en torrent vient inonder mon ame;
La vérité m'éclaire, et la gloire m'enflamme.
Tel, quand le triste hiver, enchaînant les ruisseaux,

Couvre de ses frimats la terre gémissante ;
Si des légers zéphirs l'haleine caressante
Amollit les glaçons sur le front des côteaux,
Et si l'astre du jour, brillant de feux nouveaux,
Lève dans l'orient sa tête éblouissante;
Les torrens suspendus précipitent leurs eaux ;
La rose refleurit sur l'herbe renaissante,
Et le bois retentit du doux chant des oiseaux.

# OSSIAN ET OSCAR.

## TRADUCTION.

OSCAR.

Mon père, éveille-toi. J'entends dans le lointain,
Le bruit des ennemis, et le son de l'airain.
J'entends leurs boucliers qui déjà s'entrechoquent.
Leurs cris audacieux au combat nous provoquent.
Assez long-tems, la gloire accompagnant tes pas,
Dans les champs de la mort a signalé ton bras.
Dans Loclin terrassé, la veuve inconsolable
Accuse d'Ossian le lance redoutable.
Fingal ne combat point; place-toi près du roi:
Qu'aujourd'hui le péril soit tout entier pour moi.
Mais si c'est le trépas que le sort me destine,
Mon père, eh! souviens-toi de ma tendre Malvine.
O Selme! sur tes tours il me semble la voir
Flottante entre la crainte, et l'amour et l'espoir.
Des pleurs mouillent ses yeux: un vent léger agite
Ses cheveux dispersés sur son sein qui palpite,
Qui palpite pour moi d'amour et de douleur.
Si je tombe, mon père, edoucis son malheur;
Dis-lui qua, devenu l'habitant d'un nuage,
Les vents me porteront sur ce même rivage,
Qui, tant de fois, hélas! témoin do mon bonheur,
Contre mon cœur ému m'a vu presser son cœur.

OSSIAN.

Ah! que dis-tu, mon fils? que plutôt je succombe!
Que pour Ossian seul tes mains ouvrent le tombe!

Non, mon fils, aujourd'hui je ne te quitte pas.
Sans cesse près de toi, je te suis, et mon bras,
Instruit par les périls et par l'expérience,
Dirigera tes coups, guidera ta vaillance.
Pour moi, si je succombe en ce combat douteux,
Je n'ai plus à livrer à tes soins généreux,
Mon fils, nulle beauté, doux objet de ma flamme.
Eviralline seule a régné sur mon ame.
Mais ta mère n'est plus : ainsi, si je péris,
Qu'à ses restes, mon fils, mes restes soient unis ;
Place-les sous un tertre orné d'ombres légères,
Où les vents berceront quelques fleurs passagères,
Où la jeune beauté, soupirant tristement,
Et le jeune chasseur s'arrêtant un moment,
Se rappellent mon nom, ma valeur et ma gloire,
Et, répétant mes chants, bénissent ma mémoire.

# CARTHON.

## ARGUMENT.

PENDANT la vie de Comhal, père de Fingal, Clessamore, un des principaux guerriers de Comhal, fut jeté par la tempête à Barclute, ville bâtie sur les bords du fleuve Cluta, et qui appartenoit aux Bretons, séparés des Calédoniens par la fameuse muraille d'Agricola. Clessamore fut reçu de Rothamire, roi de Barclute, avec la plus touchante hospitalité, et obtint de lui la main de Moïna sa fille unique. Un guerrier breton, amoureux de Moïna, la lui disputa. Ils en vinrent à un combat singulier. Clessamore tua son rival. Mais les Bretons qui suivoient ce guerrier, à la mort de leur chef, fondirent en foule sur Clessamore, qui, accablé par leur nombre, ne se sauva qu'en se jetant dans le fleuve, et en gagnant son vaisseau à la nage. Il tenta de retourner sur ses pas, et d'emmener avec lui son épouse Moïna; mais toujours repoussé par les vents, il fut obligé de retourner à Morven, auprés de Comhal, sans avoir pu y réussir. Moïna, qu'il avoit laissée enceinte, donna le jour à un fils, et mourut peu de tems après. Rothamire appela cet enfant *Carthon*, ou *murmure des vagues*, en mémoire de la tempête qui, comme on le croyoit, avoit fait périr son père. Rothamire étoit mort, et Carthon avoit à

peine trois ans, quand Comhal, dans une de ses expéditiuns contre les Bretons, prit et brûla la ville de Barclute. Carthon fut sauvé par sa nourrice qui se réfugia dans l'intérieur de la Bretagne. Cependant, Carthon ayant atteint l'âge des armes, résolut de venger la destruction de sa patrie, sur la postérité du barbare Comhal. Il fit voile avec ses guerriers, et débarqua sur les côtes de Morven, au moment où Fingal, fils et successeur de Comhal, retournoit avec les siens d'une expédition dans laquelle il avoit battu les Romains, commandés par Caracalla, fils de l'empereur Sévére. C'est là que commence l'action de ce poéme, un des plus intéressans, et sans contredit le mieux noué et le plus régulier de tous ceux qui nous restent d'Ossian. On n'accusera pas d'invraisemblance l'ignorance où Clessamore est de l'existence de son fils, et le doute où Carthon est de celle de son père, si l'on réfléchit aux bouleversemens qu'avait éprouvés Barclute, et à la rareté, la difficulté, même l'insouciance des communications d'un pays à l'autre, chez des peuples si éloignés encore de la civilisation.

# CARTHON.

## POËME D'OSSIAN.

### TRADUCTION.

ORNEMENT de ces bois, de ces plaines fécondes;
Majestueux Lora; le doux bruit de tes ondes
Rappelle à mon esprit affoibli par les ans,
La valeur des héros, et leurs faits éclatans.
Solitaire Garma, mon oreille est flattée
Au bruit de ta forêt, par les vents agitée,
De ta forêt, dont l'ombre a couvert ces héros,
Antiques compagnons de mes nobles travaux.
Regarde, Malvina, cette roche fameuse
Qui porte dans les cieux sa tête nébuleuse.
Battus des vents, trois pins, sur le penchant du mont;
Entrelaçant leurs bras, ne présentent qu'un front.
Sur un étroit plateau, qu'abrite leur ombrage,
Est un tertre couvert par une herbe sauvage.
Le cerf au pied léger y passe quelquefois,
Le regarde, et tremblant, s'enfuit au fond des bois.
C'est qu'autour de ce lieu, séjour de la tristesse,
Deux ombres de guerriers se promènent sans cesse:
Leurs restes, sous ces pins, reposent pour toujours.
Je vais de leurs malheurs te retracer le cours.
Les héros dans la tombe aiment encor la gloire;
C'est un devoir sacré d'illustrer leur mémoire.

Quel est donc ce guerrier dont dix mille soldats,
En chantant ses exploits, accompagnent les pas?
L'astre brillant du jour, éclairant son passage,
Ecarte pour le voir tout importun nuage.
La gloire le précède, et la sérénité,
Sur son auguste front, adoucit la fierté.
Vois, vois étinceler ses armes éclatantes;
De son casque doré vois les plumes flottantes.
Il s'avance, pareil à cet arc radieux
Qui succède à l'orage et console les cieux.
Quel est donc ce guerrier? Selme, ce ne peut être
Que l'immortel Fingal, ton héros et ton maître.
Caracal est vaincu. Fingal victorieux
Revient dans ses Etats. Courez, peuples heureux.
De Selma, pour le voir, inondez les portiques.
Vous, Bardes, entonnez vos sublimes cantiques.

Les voilà donc dispersés et vaincus,
Ces grands Romains, ces tyrans de la terre.
L'heureux Fingal les a rompus,
Ces bataillons, fiers enfans de la guerre,
Et, devant lui, leurs aigles abattus,
Ont laissé tomber leur tonnerre.

Allez, Romains, racontez sa valeur
A votre roi, le souverain du monde.
A ce récit, pénétré de douleur,
Il nous menace, et son tonnerre gronde.
Fingal se rit de sa vaine fureur,
Comme un rocher se rit et des vents et de l'onde.

Des Bardes de Selma tels furent les accents,
Quand, sur un char traîné par deux coursiers puissans,
Fingal, dans son palais, rentre brillant de gloire.
Il marche environné des fruits de sa victoire;

L'œil

L'œil contemple avec joie un butin précieux ;
Aux Romains enlevé dans ce combat fameux.
Déjà le chêne brûle et le festin s'apprête.
Les flambeaux des vaincus en éclairent la fête ;
Et Fingal, au plaisir consacrant cette nuit,
Répand sur ses guerriers tout l'éclat qui le suit.
Mais, dans leur nombre, en vain il cherche Clessamore:
« Quoi ! Clessamore ici ne paroît point encore,
» Dit-il ; ce vieux guerrier de mon père l'ami,
» Des peuples le soutien, l'affroi de l'ennemi !
» Le premier, aux combats il guida ma jeunesse ;
» Mais un sentiment sombre obscurcit sa vieillesse.
» Sur les bords du Lora, plongé dans la douleur,
» Il marche solitaire, en proie à son malheur.
» Mais le voici.... Du deuil et des ans la ravage
» N'ont encore affoibli son bras ni son courage.
» Tel, même en ses vieux jours, un coursier indompté
» Unit encor la force et la légéreté.
» Guerrier, je te salue.... O bravé Clessamore !
» Toi, l'appui de mon père, et mon soutien encore,
» Quel obstacle t'arrête ? » « Ah ! répond le guerrier,
» Tu retournes vainqueur, roi du grand bouclier !
» Oui, Fingal triomphant rappelle à ma pensée
» La gloire de son père et ma gloire passée.
» Combien de fois, Combal et moi, victorieux,
» Accablant sous nos traits le Romain orgueilleux,
» Nous vîmes le Carron rouler avec son onde
» Les soldats dispersés du souverain du monde !
» Mais, insensé, que dis-je ! et que me sert, hélas !
» De rappeler des jours qui ne reviennent pas !
» Quelques cheveux épars, sur ma tête blanchie,
» Sont le jouet des vents, et ma main affoiblie
» Ne tend plus sans effort cet arc, dont autrefois
» Des monstres destructeurs j'ensanglantai les bois.

» Les ans seuls, ô Fingal, arrêtoient Clessamore.
» Au bruit des combattans mon cœur tressaille encore.
» Ah ! si je retrouvois mon antique vigueur,
» Quand Moïna jadis ....» A ce nom, de son cœur
Sort un profond soupir, et sur sa longue lance
Il demeure appuyé, dans un morne silence.
« Clessamor, dit Fingal ému par la pitié,
» Crains-tu d'ouvrir ton cœur à la tendre amitié ?
» Comme l'astre du jour dissipe les orages,
» L'amitié, de nos cœurs écarte les nuages.
» A tes braves amis dévoile tes malheurs ;
» Ils calmeront ta peine; ils essuiront tes pleurs. »
« Fingal, dit le guerrier ; quand déposant ses armes,
» Ton père de la paix nous fit goûter les charmes,
» Jeune, avide de gloire, ennemi du repos,
» J'abandonnai Selma, je traversai les flots;
» Et les vents irrités, emportant mon navire,
» Me jettent à Barclute où régnoit Rothamire ;
» Pays riche, fécond, favorisé des cieux,
» Florissant sous les lois de ce roi vertueux ;
» Mais qui, depuis sa mort, par une affreuse offense,
» De ton père Comhal mérita la vengeance.
» Ce prince hospitalier, de ses tremblantes mains,
» Fit circuler pour moi la coupe des festins.
» Là, je vis Moïna, Moïna dont la bouche
» D'un sourire eût fléchi l'ame la plus farouche ;
» Son beau sein de la neige effaçoit la blancheur.
» Ses regards étoient doux, naïfs comme son cœur.
» Je la vis. Une flamme inconnue et soudaine,
» De mon sang embrasé, coula de veine en veine.
» Rothamire son père approuvant mon ardeur,
» Mit sa main dans la mienne et combla mon bonheur.
» De Moïna l'amour embellissoit ma vie.
» Tant de félicité me fut bientôt ravie.

» Un rival se présente, et d'un air irrité,
» Par des discours altiers outrage ma fierté.
» Il parloit, et sa main couroit à son épée.
» C'est donc par toi qu'elle est sur mon cœur usurpée,
» Cette beauté, dit-il, objet de tous mes vœux?
» Certes, Comhal sans doute est bien près de ces lieux,
» Puisqu'un de ces guerriers a l'audace imprudente
» De venir sous mes yeux m'enlever mon amante.
» Téméraire, lui dis-je, enflammé de fureur,
» Tu connoîtras bientôt mon bras et ma valeur.
» Apprends que Clessamor se suffit à lui-même,
» Et saura bien tout seul défendre ce qu'il aime.
» Comhal est loin d'ici. Tais-toi. Déjà je sens
» Une sombre fureur s'emparer de mes sens.
» Mon glaive à mes côtés trembla d'impatience,
» Et déjà dans mes mains je sens frémir ma lance.
» Que m'importe, dit-il, ta lance et ton courroux?
» Rends-moi Moïna, rends, ou péris sous mes coups.
» Nous fondons l'un sur l'autre, enflammés de colère,
» Et déjà mon rival a mordu la poussière.
» Mille glaives alors s'élèvent contre moi.
» Je devois succomber, et pourtant sans effroi,
» Cédant au nombre seul, et frémissant de rage,
» En combattant toujours, je gagnai le rivage.
» Mon vaisseau me reçoit; et s'éloignant du bord,
» L'onde qui l'environne arrête leur effort.
» Moïna, cependant, tremblante, désolée,
» Accourt, les yeux en pleurs, la tête échevelée.
» J'entends ses cris aigus; ils déchirent mon cœur.
» Par l'amour aveuglé, dévoré de douleur,
» J'ordonne aux matelots de regagner la plage.
» L'inexorable vent m'écarte du rivage.
» Déjà de Moïna je n'entends plus la voix:
» Mes yeux l'ont vue, hélas, pour la dernière fois!

» Le temps s'écoule. Enfin, par tant de maux vaincue,
» Comme une jeune fleur par les vents abattue,
» Moïna tombe. Hélas! j'ignorois mon malheur,
» Et je goûtois encor l'espoir consolateur.
» Un jour que du Lora je parcourois la rive,
» Je vis de Moïna l'ombre errante et plaintive.
» Soudain un froid mortel dans tous mes sens courut.
» Je lui tendis les bras; mais elle disparut:
» Semblable dans les airs à la lune incertaine;
» Quand des fiers aquilons la frémissante haleine
» La montre tour à tour, et la cache aux regards.
» Elle perce un instant les nuages épars;
» Mais bientôt, se perdant dans des vapeurs plus sombres,
» Elle livre la terre au silence des ombres. »

Il se tut, et Fingal, les yeux baignés de pleurs,
Embrasse Clessamore, et dit à ses chanteurs:
« Bardes, de Moïna bénissons la mémoire;
» Que les vers les plus doux éternisent sa gloire.
» Puisse-t-elle souvent, parcourant nos côteaux,
» Dans ton cœur, Clessamor, rappeler le repos!
» Puisse-t-elle se joindre aux ombres renommées
» Des belles de Morven par nos pères aimées!
» Ces doux rayons d'amour, qui brilloient autrefois,
» Quittent souvent leur nue, et visitent nos bois.
» Que la guerre est cruelle! hélas! depuis sa chûte,
» Mes yeux ont contemplé les restes de Berclute.
» Ses murs, dans la poussière abattus et plongés,
» En d'informes débris avoient été changés.
» Par-tout, dans la cité, les flammes ondoyantes
» Présentoient à nos yeux leurs traces effroyantes.
» Le silence habitoit dans le palais des rois.
» L'herbe y croissoit; des cerfs la broutoient quelquefois.
» Ah! de nos ennemis déplorons l'infortune.
» Hélas! nous les suivrons, telle est la loi commune.

» Eh quoi ! foible mortel, pour quelques courts instans
» On te voit élever ces palais éclatans.
» Aujourd'hui de tes tours tu couronnes le faîte,
» Et dès demain, la mort descendra sur ta tête.
» Mais Fingal la méprise, et son nom glorieux
» Dans les chants exalté, volera jusqu'aux cieux. ».

Ainsi chanta Fingal. Sa voix enchanteresse
Répandit dans nos cœurs une flatteuse ivresse.
Ses Bardes, ses guerriers, pour l'entendre empressés,
L'environnent en foule, autour de lui pressés.
On croit ouïr le son d'une harpe plaintive
Qu'a touchée un zéphir d'une aile fugitive.
O mon père, ô Fingal ! quand j'étois sous tes yeux,
Que n'ai-je pu saisir tes sons mélodieux,
Tes sublimes élans, ta noblesse et tes grâces !
Mais de loin, cependant, je marche sur tes traces.
En génie, en valeur, à l'immortel Fingal
Quel homme audacieux pourrait se croire égal ?

A ces chants de douleur succède l'allégresse.
Les danses, les festins bannissent la tristesse.
Déjà le jour renaît, et les vents du matin
Glissent légèrement sur le flot incertain.
Fingal, le cœur flatté d'un espoir inutile,
Se promet une paix et durable et tranquille.
Il s'est de ses guerriers un moment écarté ;
Il revient ; sur son front règne l'obscurité.
Il a déjà repris son casque et sa cuirasse,
Et déjà son épée à ses côtés se place.
Nos guerriers étonnés se regardent entr'eux,
Et leurs yeux de Fingal interrogent les yeux.
» Guerriers, leur dit le roi ; si vous aimez la gloire,
» Laissez-là ces festins et ces chants de victoire.
» Il n'est pas tems encor de songer au repos.
» J'ai vu sur l'horizon des orages nouveaux.

» L'ombre du grand Tremmor, roulant dans son nuage,
» Vient d'avertir Fingal, que sur notre rivage
» Les guerriers du Cluta, par un héros conduits,
» Viennent venger leurs murs que mon père a détruits.
» Votre valeur saura dissiper la tempête.
» Que d'un casque d'airain chacun couvre sa tête.
» De la guerre déjà j'entends mugir la voix.
» Que le glaive s'apprête à de nouveaux exploits. »
Au même instant, le roi rassemblant son armée,
Descend rapidement dans la plaine alarmée.
Près des bois de Cona, sur le penchant du mont,
De ses braves soldats développant le front,
Il attend l'ennemi d'un œil ferme et tranquille.
Alors, tristes, en foule abandonnent la ville,
Les vierges de Selma montant sur les côteaux,
Tremblantes des périls et des combats nouveaux,
Où leurs jeunes amans vont exposer leur vie,
Pour défendre leur roi, leurs murs et leur patrie.
Elles portent sur l'onde un regard douloureux.
La terreur les agite ; et fascinent leurs yeux,
Chaque flot qui blanchit sur les mers écumantes,
Leur paroit d'un vaisseau les voiles éclatantes.
Mais déjà le soleil sorti du sein des eaux,
Avoit rejeté l'ombre au penchant des côteaux.
La flotte qui s'avance aborda sur la plage,
Et des guerriers en foule inondent le rivage.
Leur jeune chef ardent, brillant d'or et d'acier,
De la rive vers nous s'élance le premier,
Dans sa mâle beauté pareil au cerf superbe
Dont le pied bondissant affleure à peine l'herbe
Quand son front, couronné d'ambitieux rameaux,
Agite au même instant les feuilles des ormeaux.
Fingal le considère, et soudain il appelle
Le vénérable Ullin : « Barde sage et fidelle,

» Dit-il, à ce guerrier fais entendre ta voix.
» Des combats, de la paix, présente-lui le choix.
» Tu diras que mon bras, heureux dans les batailles,
» Atterre les guerriers, renverse les murailles;
» Que de mes ennemis les tombeaux sont nombreux;
» Mais que mes alliés, coulant des jours heureux,
» Vivent paisiblement à l'ombre de ma lance.
» Il doit savoir, il sait, qu'au bruit de ma vaillance,
» Les souverains du monde, abattus, consternés,
» Pâlissent au milieu des peuples enchaînés. »
Ullin part, et tandis que ce chanteur antique
Fait entendre à Carthon une voix pacifique,
Le héros de Selma, Fingal, de toutes parts,
Sur l'armée ennemie étendant ses regards,
Les ramène à Carthon et sur lui les arrête.
« Ah! dit-il, quel éclat environna sa tête!
» Quelle beauté! si jeune, il paroît dans nos champs
» Comme un pin dont la cime ose braver les vents.
» Mais les vents mutinés, brisant sa tête altière,
» La peuvent à l'instant rouler dans la poussière.
» Guerrier, ta tendre épouse et tes jeunes enfans,
» Les yeux toujours fixés sur les flots écumans,
» En voyant un vaisseau qui cingle vers Barclute,
» Peuvent se réjouir, tandis que de ta chute
» Les rives du Lora retentissant encor,
» L'apprendront aux échos des rochers de Malmor. »
Ainsi parle le roi : mais le Barde s'avance;
Paroît devant Carthon, et déposant sa lance,
« Prince, dit-il, Fingal s'explique par ma voix.
» Des combats, de la paix, il t'offre ici le choix.
» Son bras victorieux, la terreur des batailles,
» fait fléchir les héros, renverse les murailles,
» Et de ses ennemis les tombeaux sont nombreux.
» Mais tous ses alliés, coulant des jours heureux,

» Vivent paisiblement à l'ombre de sa lance.
» Tu dois savoir, tu sais, qu'au bruit de sa vaillance,
» Les souverains du monde, abattus, consternés,
» Pâlissent au milieu des peuples enchaînés. »
Emu d'une colère et noble et généreuse,
Carthon secoue alors sa tête belliqueuse.
« Barde, répondit-il, as-tu donc pu penser
« Que Carthon, sans combat, se laissât terrasser?
» Suis-je donc à tes yeux un guerrier sans courage?
» As-tu vu la pâleur peinte sur mon visage?
» Dis-moi; par où le bruit court-il dans vos Etats
» Que le bras de Carthon faiblit dans les combats?
» Crois-tu m'épouvanter en me comptant le nombre
» Des guerriers que Fingal couvrit d'une nuit sombre?
» Va; que le lâche seul, par Fingal accablé,
» Aba sse devant lui son front pâle et troublé.
» Il est fils de Combal, ce destructeur barbare;
» Un obstacle éternel pour jamais nous sépare.
» Il m'en souvient : enfant, formant mes premiers pas,
» Je laissois ma patrie, et ne concevois pas
» Pourquoi, de toutes parts, les vierges désolées
» Dans le fond des forêts fuyoient échevelées.
» Helas! je souriois, en voyant de nos murs
» S'élever la fumée en tourbillons obscurs.
» Mais lorsqu'enfin sorti des langes de l'enfance,
» On m'apprit le destin du lieu de ma naissance;
» Lorsque je vis ces murs encor tout noirs de feux,
» Des larmes de fureur inondèrent mes yeux.
» Ils en étoient baignés au lever de l'aurore;
» Au coucher du soleil, elles couloient encore.
» Sur ces tristes débris, je jurai hautement
» De venger mon pays; je tiendrai mon serment.
» Va; retourne à ton camp, chanteur; reprends ta lance;
» Dis au roi de Selma que son offre m'offense;

Google

» Que la fureur est peinte au front de mes soldats,
» Et que je vais donner le signal des combats. »
A ces mots ses guerriers, de toutes parts l'entourent,
Et sous ses étendards tous ses soldats accourent.
De rage et de douleur, Carthon, au milieu d'eux,
Sent son cœur palpiter ; des pleurs baignent ses yeux ;
Il nomme sa patrie ; il soulève sa lance,
En menace Fingal, et hors des rangs s'élance.
« Quoi ! dit le grand Fingal, d'un impassible front,
D'un œil doux et serein considérant Carthon,
Son âge impétueux, et sa jeune furie :
« Eh quoi ! se pourroit-il ! au printems de sa vie
» Dois-je donc arrêter ce jeune audacieux,
» Avant qu'il ait pu rendre encor son nom fameux ?
» Et, sous mon bras puissant, si ce guerrier succombe,
» Nos neveux indignés, en contemplant sa tombe,
» Murmureront peut-être ; et pleurant sur Carthon,
» Pourront de quelque blâme obscurcir mon grand nom.
» Ah ! plutôt.....Non, chanteurs, respectez ma mémoire.
» Mon bras, jusqu'à ce jour suivi de la victoire,
» Epargnera Carthon, s'il n'offre à mon courroux
» Mes plus braves guerriers abattus sous ses coups.
» Tel qu'un torrent qui roule une onde impétueuse,
» Alors, j'entraînerai cette plante orgueilleuse.
» Fiers enfans de Selma, quel est donc le guerrier
» Qui descend dans la plaine et combat la premier? »
Il dit, et devant lui Cathille se présente
Secouant dans ses mains sa lance menaçante.
Mais aux pieds de Carthon, sanglant et renversé,
Par ce jeune héros Cathille est terrassé.
Connal rapidement s'élance dans la plaine.
Il est vaincu. Carthon le désarme et l'enchaîne.
Les soldats, en voyant leur chef victorieux,
De leurs cris redoublés font retentir les cieux.

D. 244



« Oui, dit alors Fingal ; illustre Clessamore,
» C'est à toi de combattre, à toi de vaincre encore.
» Sur les bords du Lore, peux-tu voir sans frémir,
» Ton tendre ami Connal dans les chaînes gémir?
» Pars, et sois à-la-fois, dans ta valeur brillante,
» L'éclair étincelant, et la foudre brûlante. »
A la voix de Fingal, le sage et vieux guerrier
Prend son casque éclatant, et son grand bouclier.
Carthon victorieux, s'appuyant sur sa lance,
Considère étonné le guerrier qui s'avance.
« Ah! dit-il, sur son front quelle sérénité!
» Qu'il est majestueux! par les ans respecté,
» Du tems cruel son bras n'a point senti l'outrage.
» L'époux de Moïna, mon père auroit cet âge.
» Dans ma jeunesse, hélas! on me disoit souvent
» Qu'il vivoit solitaire, et sur ces bords errant.
» A mon cœur attendri ce héros le rappelle.
» Faudra-t-il dans son sang tremper ma main cruelle?
Comme il parloit ainsi, le brave Clessamor,
Arrivé devant lui, d'un bras terrible encor
Presse aussitôt Carthon de sa lance guerrière.
Carthon sur son écu le reçoit toute entière ;
Fait signe de la main, et d'un ton de voix doux,
L'invite un seul moment à suspendre ses coups.
« Ecoute-moi, dit-il, et me réponds sans feinte :
» De vos jeunes guerriers la foule est-elle éteinte?
» N'as-tu pas quelque fils, vénérable héros,
» Qui pour toi combattant assure ton repos?
» Le malheur pèse-t-il sur ton ame abattue?
» Au tombeau ton épouse est-elle descendue?
» Peut-être as-tu perdu ton fils, un fils vaillant,
» Aujourd'hui vapeur vaine et le jouet du vent?
» Si je suis ton vainqueur, quelle sera ma gloire?
» Quel nom illustrera mon bras et ma victoire? »

« Fils de l'orgueil, répond Clessamore irrité,
» Tes insolens discours outragent ma fierté.
» Cesse roi des vaisseaux, de mépriser mon âge.
» Plus d'un guerrier illustre éprouva mon courage.
» Tu demandes mon nom; je ne le dis jamais
» Que lorsqu'on a chanté la chanson de la paix.
» Si tu veux le savoir, renonce à la victoire. »
» Moi céder sans combattre, et souiller ma mémoire!
» Dit Carthon; nul mortel, quel qu'il fût, de mes jours,
» N'osa me faire entendre un semblable discours.
» Je respecte, guerrier, ton âge et ta vaillance.
» Ecoute-moi; la mort est au bout de ma lance.
» Porte tes cheveux blancs à l'ombre du repos,
» Et laisse les combats à de jeunes héros. »
« Pourquoi m'outrages-tu, lui répond Clessamore?
» Mon épée et mon bras ne tremblent point encore.
» Qui, moi, je pourrois fuir sous les yeux de Fingal!
» Je pourrois dans tes fers laisser gémir Connal!
» Non, non, jeune guerrier, mêts en arrêt ta lance,
» Lève ton bouclier, et garde le silence. »
Tels que deux vents fougueux, se croisant dans les airs,
Ebranlent les forêts, et soulèvent les mers,
Tels combattent alors ces guerriers redoutables.
Le Lora retentit de leurs coups formidables.
Carthon, le cœur ému d'un secret sentiment,
Commandoit à son bras de frapper vainement.
Clessamore, bientôt, voit sa lance guerrière
Se brisant en éclats, voler sur la poussière.
Il prend alors son glaive; il frappe, mais en vain.
Bientôt son glaive même échappe de sa main.
Son rival le saisit; vers la terre il l'entraîne,
Et de ses bras nerveux il l'entoure et l'enchaîne.
Clessamore, en tombant, tire un poignard cruel,
Et dans le flanc, soudain, lui porte un coup mortel.

Fingal qui, cependant, voit l'ami de son père
Sous les coups de Carthon renversé sur la terre,
Jette un cri dans les airs, et vole à son secours,
Comme un torrent dont rien ne rallentit le cours.
On entend resonner son armure éclatante.
La terre retentit sous sa marche bruyante.
L'armée est en silence, et chacun a les yeux
Attachés sur les pas de ce héros fameux.
Sur sa lance appuyé, foible, pâle, immobile,
Carthon le voit venir d'un visage tranquille.
De son cœur il sentoit s'approcher le trépas.
Déjà son bouclier faisoit trembler son bras.
Sous son casque plioit sa tête appesantie.
Sa lance vacilloit dans sa main affoiblie.
Mais en voyant Fingal qui descendoit du mont,
Un rayon de plaisir vint éclairer son front.
Il espéroit tomber sous sa main immortelle,
Et la mort à ses yeux alors eût paru belle.
Tel un feu qui s'éteint se rallume un instant,
Et jette un vif éclat à son dernier moment.
Fingal vient; voit le sang coulant de sa blessure
Rougir l'herbe naissante et souiller son armure.
Il s'arrête, et lui dit : « O guerrier généreux !
» Bénis ton sort; tu meurs, et meurs victorieux. »
» Est-ce toi, dit Carthon, Fingal, l'honneur du trône?
» Comme un manteau brillant la gloire t'environne.
» Puis-je te méconnoître? eh! ne te vois-je pas
» Fougueux comme un torrent qui roule avec fracas,
» Grand et majestueux comme un fleuve tranquille,
» Comme l'aigle du ciel, impétueux, agile?
» Si du moins contre toi Carthon eût combattu,
» Dans la tombe avec gloire il seroit descendu.
» La voix de tes chanteurs auroit charmé mon ombre,
» Et voyant mon tombeau sous un asyle sombre,

» Frappé d'un saint respect, le passant auroit dit :
» Ici périt Carthon que Fingal combattit.
» Mais, malheureux ! je sens, en perdant la lumière,
» Que ma mémoire aussi périra toute entière. »
» Toi, mourir tout entier ! lui répondit Fingal ;
» Ah ! la mort ne pourra de son bras trop fatal
» Qu'envelopper ton corps de ses voiles funèbres.
» Rassure-toi. Fingal a des chanteurs célèbres,
» Dont les vers immortels, aux siècles à venir,
» Des guerriers valeureux portent le souvenir.
» Près d'un chêne brûlant, dans leurs fêtes publiques,
» Nos descendans, contant les histoires antiques,
» Sentiront d'un zéphir le souffle gracieux.
» Vers ta tombe, aussitôt ils tourneront les yeux.
» Ce rocher, diront-ils, le prince de Barcluta
» L'arrosa de son sang, l'illustra par sa chute.
» Son bras étoit terrible, et ses nombreux exploits
» Des chanteurs de Selma lassoient la douce voix. »
L'infortuné Carthon à ces mots se ranime,
De plaisir sur son front brilla un moment sublime.
Il redresse sa tête, et lève avec effort
Ses yeux déjà couverts des ombres de la mort,
Tend la main à Fingal, lui présente son glaive,
Et dit : « Fingal, je passe, et mon destin s'achève.
» Carthon mourant présente au plus grand des humains,
» Ce glaive que la mort fait tomber de ses mains.
» Qu'auprès de lui ma lance à tes murs suspendue,
» De tes Bardes souvent puisse arrêter la vue,
» Et que plaignant, alors, l'infortuné Carthon,
» Aux siècles à venir ils apprennent mon nom. »
Fingal appelle Ullin, et ce chanteur antique
Fait entendre aussitôt la chanson pacifique.
Chaque guerrier, alors, abandonnant son rang,
Vient entourer Fingal et le prince mourant.

Chacun, le cœur ému, d'une oreille attentive,
Entend les derniers sons de sa bouche plaintive.
A peine on les distingue, et sa mourante voix
Est comme un doux zéphir qui se perd dans les bois.
« Comme une onde, dit-il, à sa source tarie,
« Roi de Selma, je meurs au printems de ma vie.
» Une tombe étrangère accueillera Carthon,
» De Rothamire, hélas, le dernier rejeton!
» D'une sombre douleur Barclute environnée,
» Au bruit de mon trépas va rester consternée.
» Voici mes derniers vœux à mon dernier moment.
» Sur les bords du Lora place mon monument.
» L'époux de Moïna, l'illustre Clessamore
» Fut mon père, ô Fingal! peut-être il vit encore.
» Sur ma tombe, peut-être il versera des pleurs,
» Et sa main paternelle y répandra des fleurs. »
Il expire..... Oppressé d'une angoisse mortelle,
Clessamore, à ces mots, pâlit, tremble, chancelle,
Sur le corps de son fils il tombe inanimé.
Dans une douleur sombre, autour d'eux abymé,
Le cœur saisi d'horreur, appuyé sur sa lance,
Chacun, les yeux baissés, garde un profond silence.
Il n'est interrompu que par quelques sanglots.
Tel, quand dorment les vents, est l'effrayant repos
Des bois silencieux, dont l'enceinte touffue
Aux rayons du soleil est encore inconnue.
Le père infortuné pleure trois jours entiers.
Le quatrième, il meurt; et sur ces deux guerriers,
On dressa ce tombeau couvert d'herbe sauvage,
Que trois superbes pins couvrent de leur ombrage,
Tandis que d'Ossian les chants mélodieux
Célébroient leurs vertus et leurs faits glorieux.
Infortuné Carthon! mourir si jeune encore!
Mourir quand de sa gloire on entrevoit l'aurore!

Clessemore ! Carthon ! ô Moïne ! tous trois,
Sur les vents réunis, entendez-vous ma voix ?
Mais au bord du Lora, tandis que ma mémoire
Des antiques héros te retrace l'histoire,
Malvine, le soleil, astre consolateur,
Verse dans tous mes sens une douce chaleur.
Jadis il éclaira ma brillante jeunesse ;
Il réchauffe aujourd'hui ma dolente vieillesse.
Je me plais à jouir de ses faux bienfaisans,
Assis près de la tombe où dorment les vaillans.
Soleil, astre brillant, où commence ta course ?
De quels feux tes rayons ont-ils tiré leur source ?
Tu parois, et les cieux reconnoissent leur roi.
Les astres dispersés s'éclipsent devant toi.
Soudain la nuit s'enfuit, et la lune tremblante
Dans l'onde va cacher sa face pâlissante.
Toi seul, développant ton manteau lumineux,
Vainqueur et triomphant, tu règnes dans les cieux.
L'œil mortel, ébloui de ta vive lumière,
N'ose pas mesurer ton immense carrière.
Comme l'éclair rapide, et les vents incertains,
Ainsi tu vois passer tous les foibles humains.
Les chênes les plus hauts tombent dans les campagnes.
Le temps détruit les murs, aplanit les montagnes ;
De l'Océan un jour il tarira les eaux.
Toi seul, étincelant de feux toujours nouveaux,
Braves dans ta splendeur son pouvoir redoutable,
Et poursuis à grands pas ta course interminable.
Quand du midi les vents entassent dans les cieux
Des nuages épais sur ton front radieux,
De ce voile importun tu dégages ta tête ;
Un seul de tes regards dissipe la tempête.
Mais tes regards, hélas ! pour moi sont superflus ;
Ah ! le triste Ossian, Soleil, ne te voit plus ;

D. 350



Soit, quand dans ton éclat sortant du sein de l'onde,
Tu reviens embellir et féconder le monde;
Soit, quand te replongeant dans l'abyme des mers,
D'or et de pourpre, encor, tu colores les airs.
Mes yeux éteints, couverts d'une éternelle nue,
Bel astre, pour jamais sont privés de ta vue.
Mais, peut-être, Soleil, peut-être, ainsi que moi,
Des siècles subissant l'inexorable loi,
Tu dormiras, plongé dans la nuit éternelle,
Sans entendre la voix du matin qui t'appelle.
O Soleil, puissant roi de tant d'astres errans;
Si tel est ton destin, tandis qu'il en est tems,
Brille de tous tes feux, et poursuis ta carrière;
Innondent l'univers d'un torrent de lumière.
Ah! si des cieux un jour tu dois être effacé,
Quel est le vain mortel, quel est l'homme insensé,
Qui peut avec douleur descendre dans sa tombe,
Quand sous les coups du tems l'astre du jour succombe?

---

DESCRIPTION

# DESCRIPTION

## D'UNE NUIT D'ORAGE.

### ARGUMENT.

J'ai fait une imitation très-libre de ce morceau précieux par le feu, la vivacité, et le naturel des tableaux qu'il offre. J'en ai considéré l'ensemble et les détails; et frappé de la confusion qui règne dans l'original, et des répétitions dont il étoit rempli, j'ai recueilli les traits les plus frappans, et je les offre ici dans un ordre naturel et facile à saisir.

Quatre Bardes, émus du sombre et magnifique tableau d'une nuit orageuse dans ces pays boisés et montueux de l'Ecosse, en font la description. Le premier, dépeint le moment qui annonce et précède l'orage; le second, celui où il éclate dans toute sa force; le troisième, l'instant où il cesse et le tableau qui le suit; et le quatrième, enfin, termine cette description par des réflexions dans lesquelles respire cette philosophie qui fait le charme des plus belles odes d'Horace, en rappelant à l'homme la brieveté de la vie, et la certitude d'une mort qui se joue de ses longs projets et de ses vaines espérances.

On est très-incertain sur l'auteur de ce poème. Quelques-uns l'attribuent à Ossian. Le plus grand

nombre, d'après des raisons qui me paroissent très-convaincantes, assure qu'il lui est postérieur de plusieurs siècles. Quoi qu'il en soit, ce sont ses mêmes expressions, sa manière de peindre, ses beautés et même ses défauts. Ainsi, ce génie extraordinaire auroit servi de modèle, dans un tems de barbarie, aux poètes mêmes qui brillèrent dans son pays, dans des siècles policés. Qu'on lise ses ouvrages; que l'on se pénètre de leur beauté, et l'on sentira que le premier il a tracé à ses successeurs, la route d'une poésie également originale dans les descriptions, touchante dans les sentimens, et pure dans la morale.

# DESCRIPTION
# D'UNE NUIT D'ORAGE,
## PAR QUATRE BARDES.

### IMITATION.

#### Premier Barde.

Quelle nuit, mes amis ! quelles sombres ténèbres !
De quel nuage obscur, de quels voiles funèbres,
Les astres radieux dans le ciel sont couverts !
Au fond du lac voisin une arène fangeuse
S'élève, et vient troubler son onde limoneuse.
Tous les feux sont éteints ; tous les yeux sont ouverts.
Entendez-vous des vents la course impétueuse ?
Ils sifflent dans les bois, hurlent dans les déserts.
Le torrent gronde, s'enfle, et franchit son rivage.
L'Océan se soulève, et les vagues des mers
Viennent en mugissant se briser sur la plage.
Errants, au gré des vents, au sein de leur nuage,
Les fantômes des morts se croisent dans les airs.
Le silence et la peur planent sur l'univers.
Ecoutons, mes amis. Seul le hybou nocturne
Mêle son cri plaintif à ce deuil taciturne.
Le dogue du berger l'entend, hurle et gémit.
Le cerf, en tressaillant, fait trembler le feuillage,
Et le coq de Bruyère, averti de l'orage,
Baisse, cache sa tête et frissonne en son nid.

Dans cette obscurité, dans cette nuit profonde,
Effroyé du fracas et des vents et de l'onde,
Un voyageur tremblant, palpitant, éperdu,
Cherche à se retrouver dans son chemin perdu.
C'est en vain; chaque pas et l'éloigne, et l'égare.
Mille objets imprévus viennent le traverser.
Sur sa route un rocher lui défend de passer.
Un marais l'en détourne; un torrent l'en sépare.
Il s'engage au milieu des ronces, des débris.
Il n'ose, dans sa peur, faire entendre ses cris.
Le moindre bruit le glace, et sa frayeur redouble.
Son ame est égarée, et son esprit se trouble.
Quel est, dit-il, l'objet qui s'approche.... qui vient?
C'est une ombre....un fantôme....il me touche...il me tient.
Puisse-t-il regagner sa tranquille chaumière
Avant que de l'éclair ait brillé la lumière!
S'il sillonne les airs, je plains l'infortuné.
Des ombres de la mort par-tout environné,
Ce désert finira son pénible voyage.

## Deuxième Barde.

Le voilà, cet éclair précurseur de l'orage.
Le foudre, au même instant, déchire le nuage.
Des fleuves suspendus, dans les airs entassés,
Avec un bruit affreux tombent à flots pressés.
De l'immense Océan la plaine offre l'image.
Le voyageur tremblant s'épuise en vains efforts.
D'un torrent escarpé son pied manque les bords.
Il y tombe..... La vague, aussitôt, l'environne,
Et l'onde sur son corps, en s'élevant, bouillonne.
Son cadavre flottant, par les eaux entraîné,
Avec le chêne altier, le pin déraciné,
Fuit, et va s'abymer dans la mer mugissante.
O spectacle touchant de deuil et d'épouvante!

Ce jeune infortuné, victime de l'amour,
Au travers des périls cherchoit sa jeune amante.
Sur un nuage obscur, son ombre gémissante
De cet objet chéri va revoir le séjour.
La jeune fille en pleurs, à sa porte attentive,
Reconnoît sur les vents sa voix foible et plaintive,
Et le dernier soupir s'échappe de son cœur.
L'orage, cependant, redouble sa fureur.
Le pasteur endormi s'éveille, se soulève.
Son foible toit chancèle; aussitôt, il se lève.
De son humble séjour dans les détours obscurs,
Ses mains, en tatonnant, cherchent l'appui des murs.
Il trouve son foyer; aussitôt, il rallume
Le tison qui couvert lentement se consume;
Et désormais, bravant les orages des nuits,
De sa foible cabane affermit les appuis.
Mais les enfans du nord, aux ailes étendues,
Chassent en-devant d'eux les fugitives nues.
L'orage sur nos champs passe et se rallentit.
De ce ciel nébuleux la voûte s'éclaircit,
Et la nuit recommence à parsemer d'étoiles,
Sa tête ténébreuse, et ses humides voiles.

## Troisième Barde.

Les nuages enfin, dans les airs dispersés,
Flottent vers l'horizon par l'aquilon chassés.
Demain, quand le soleil fera pâlir les astres,
De cette affreuse nuit nous verrons les désastres;
De nos belles forêts les arbres renversés,
Ces chênes, ces sapins, jusqu'aux cieux élancés,
De leurs rameaux rompus jonchant au loin la terre,
Et le front des rochers noircis par le tonnerre.
Déjà le bucheron s'enfonce dans les bois,
Et le coq éveillé fait entendre sa voix.

La bonne vieille, alors, ranimant sa lumière,
Commence de nouveau sa tâche journalière,
Et conduit son aiguille, ou tourne son fuseau.
Le chasseur matinal, aussi vigilant qu'elle,
Saisit son arc, et sort avec son chien fidèle.
Déjà d'un pied furtif il monte le côteau;
Mais son chien, dérouté par un terrein humide,
Cherche inutilement les pas du cerf timide;
En vain il se fatigue, et déjà le matin
Vient avec un front pâle, un visage incertain.
On ne voit point briller les couleurs de l'aurore;
Les nuages flottans se rassemblent encore;
Et du côté des mers, cet éclair qui nous luit,
Peut, au milieu du jour, nous ramener la nuit.

QUATRIÈME BARDE.

Eh bien, quand la nuit sombre et les sombres orages
Seront enfin lassés de leurs tristes ravages,
Nous verrons succéder l'éclat du plus beau jour.
Quelle chose, ici bas, amis, est éternelle?
Tout commence et finit, et tout se renouvelle.
L'homme seul disparoît, et passe sans retour.
Où sont donc à présent ces guerriers magnanimes;
Ces princes belliqueux et ces Bardes sublimes,
Qui, si souvent, assis à l'ombre de ces bois,
Célébroient leur puissance et chantoient leurs exploits?
La mort les a couverts de ses ailes funèbres,
Le tems a renversé leurs monumens célèbres;
Et dans le gouffre obscur de l'éternel oubli,
Leur nom même, leur nom demeure enseveli.
Un jour nous dormirons, comme eux, dans les ténèbres.
D'autres Bardes naîtront, et chanteront ici.
Les débris de ces tours, de ce palais superbe,
Sur le sable étendus, et dévorés par l'herbe,

Fragiles, comme nous, disparaîtront aussi;
Et le fils de mes fils, se reposant, peut-être,
Sur ces mêmes débris que l'herbe couvrira,
Aux vieillards du canton, un jour demandera :
« Où fut ce beau palais dont mon aïeul fut maître? »

Allumez cent flambeaux;
Que le vin coule à flots;
Que les luths retentissent.
Jeunes filles, chasseurs,
Ceignez-vous de ces fleurs,
Ces fleurs qui se flétrissent.

Bardes, joignez vos voix;
Célébrez à-la-fois
Le plaisir et la gloire.
La gloire et le plaisir,
Tout doit s'évanouir
Un jour dans l'ombre noire.

Dansons, et dès demain,
Quand les feux du matin
Doreront nos campagnes,
Nous courrons dans les bois
Suivre et mettre aux abois
Les cerfs de nos montagnes.

# LE SOMMEIL D'OSSIAN.

## IMITATION.

Toi qui, près du tombeau, m'attaches à la vie,
Viens, ma fille, soutiens ma marche appesantie;
Guide mes pas tremblans le long de ce ruisseau.
Que je repose encore au pied de ce côteau
Qu'un antique noyer couvre de son feuillage.
Jadis de ces forêts cherchant l'aspect sauvage,
J'aimois des vents du nord les longs mugissemens.
Sur la cime des rocs, sur le bord des torrens,
J'entendois murmurer le feuillage des chênes,
Et je dormois au bruit de cent sources prochaines.
J'y veux dormir encor. Peut-être que dans peu,
Pour toujours Ossian dormira dans ce lieu.
Prends ta harpe, Malvine, et que tes mains errantes
Parcourent devant moi les cordes frémissantes.
Sur mes sens abbatus appelle le sommeil,
Qu'Ossian soit heureux jusques à son réveil:
Qu'attiré par ta voix, l'essaim léger des songes
Me berce en souriant d'agréables mensonges.
Déjà tes sons divins suspendent ma douleur,
Rassénèrent mon ame et pénètrent mon cœur.
Où suis-je!.... Quel transport réchauffe ma vieillesse?
Je crois toucher encore aux jours de ma jeunesse.
Non, mes yeux, vainement d'ombres environnés,
A l'éternelle nuit ont été condamnés;
Fingal m'éclaire encor d'un rayon de sa gloire;
Il passe devant moi sur un char de victoire.

De tes bois, ô Cona! je crois voir les contours;
J'aperçois de Selma les orgueilleuses tours.
Aux cris des habitans qui couvrent les murailles,
Je vois rentrer Fingal, le seigneur des batailles.
Tout un peuple nombreux, dont son bras est l'appui,
Environne son char, s'empressa autour de lui.
Oscar, à ses côtés, d'une main belliqueuse,
De l'immortel Tremmor tient la lance fameuse.
Des chênes embrasés répandent tout autour,
Au milieu de la nuit, l'éclat brillant du jour.
Fingal, environné de gerbes de lumière,
Fait circuler par-tout la conque hospitalière;
Et tandis que mes chants font retentir les airs,
La jeune vierge danse au bruit de mes concerts.
Redouble tes accords, ô ma chère Malvine!
Aux sons mélodieux de ta harpe divine,
Déjà le doux sommeil coule dans tous mes sens.
Je m'en vais,..... je m'en vais,.... et déjà sur les vents,
Dans un léger nuage assis, je me balance.
Adieu..... Mais de ces lieux qui trouble le silence?
Qu'entends-je près d'ici? ne sont-ce pas les voix
Des chasseurs de Selma qui parcourent les bois?
Eloignez-vous, chasseurs, troupe tumultueuse,
Pénétrez des forêts l'horreur majestueuse;
Gardez-vous de troubler avec les sons du cor,
Le chanteur de Selma qui doucement s'endort.

# CONSOLATIONS D'OSSIAN

## A SULMALA, AMANTE DE CATHMOR.

### IMITATION.

O vierge du Lumon que fais-tu dans tes bois?
Jusques aux bords déserts sur lesquels je soupire,
Les accens douloureux de ta charmante voix
Ont retenti, portés sur l'aile de zéphire.
Abandonne ces lieux. L'ombre de tes forêts,
Les rives du Lumon nourrissent tes regrets,
Comme une jeune fleur dont la tête charmante
Se penche tristement sur sa tige mourante;
Ainsi, donc, la douleur va flétrir tes beaux jours,
Etoindre de tes yeux la vive et douce flamme,
D'une sombre vapeur envelopper ton ame,
Et dessécher ce cœur, l'asyle des amours.
Cathmor, ton cher Cathmor a fini sa carrière;
Hélas! il est trop vrai; mais ses faits éternels?
Ils vivent, et vivront; mais son ombre guerrière?
Elle habite les cieux, parmi les immortels,
Sur les ailes des vents, dans des flots de lumière,
De ses peuples chéris assurer le repos,
Couvrir de son écu, protéger de sa lance
Ses fidèles sujets, périr pour leur défense;
C'est le devoir des rois; c'est le sort des héros.
Mais aussi leur trépas n'est qu'un brillant passage.
Ils volent avec joie au sein de leur nuage,
Où, d'une oreille avide, ils écoutent les chants
Que le Barde confie au message des vents;

Tandis que l'homme obscur, que le guerrier vulgaire,
Comme au pied d'un rocher le chardon solitaire,
Vient et va, naît et meurt, paraît et disparaît,
Sans l'hommage d'un chant, la douceur d'un regret.
O belle Sulmala, cœur généreux et tendre,
De Cathmor, tous les jours, tes pleurs baignent la cendre!
Viens, vierge du Lumon, et contemple mon sort.
Tout ce que j'aperçois rappelle à ma mémoire
Un fils, mon seul espoir, mon bonheur et ma gloire;
Un fils que m'a ravi l'impitoyable mort.
Je suis seul désormais. Hélas! comme Cathmor,
Trois fois heureux qui touche à son heure suprême,
De gloire tout couvert, des siens environné;
Mais, belle Sulmala, qu'il est infortuné,
Que je le plains, celui qui d'eux abandonné,
Isolé, comme moi, se survit à lui-même!

# FAINASILLE.

## TRADUCTION.

Du prince de Loclin, Fingal victorieux,
Reposoit entouré de guerriers généreux.
Ses Bardes, de la nuit troublant le doux silence,
De chênes couronnés, célébroient sa puissance.
La harpe soutenoit leurs chants harmonieux,
Et le nom de Fingal résonnoit jusqu'aux cieux.
Mon fils, le jeune Oscar, témoin de sa victoire,
Contemploit son aïeul, s'enivroit de sa gloire.
Fingal en souriant l'appelle près de lui.
— Fils de mon fils, dit-il, tout mon cœur aujourd'hui
A frémi de plaisir, quand j'ai vu ta vaillance,
Et les fils de Loclin expirant sous ta lance.
Descendant de Tremmor, imite tes aïeux.
Comme eux, sois invincible, et généreux comme eux.
Que toutes leurs vertus illustrent ta carrière;
Et quand tu fermeras les yeux à la lumière,
Des Bardes immortels te dévouant leurs chants,
Consoleront ton ombre errante sur les vents.
Mais si tu veux, sur-tout, que chacun te bénisse,
Que toujours ta valeur écoute la justice;
Que le foible chez toi trouve son protecteur,
L'opprimé son soutien, l'orphelin son tuteur.
Lorsque les ennemis combattent ta patrie,
Sois un torrent fougueux, dont les eaux en furie
Renversent dans les champs ces vieux chênes brisés,
Dont par le feu du ciel les fronts cicatrisés

Sembloient braver du tems l'inévitable atteinte.
Mais si l'infortuné vient t'adresser sa plainte ;
Si l'opprimé tremblant implore ton secours,
Sois alors le zéphir précurseur des beaux jours,
Qui, lorsqu'un hiver sombre a flétri la nature,
L'embellit de nouveau de fleurs et de verdure.
Tel fut le grand Tremmor ; ainsi vécut Trathal ;
Et, peut être, après eux je peux citer Fingal.
J'avois, mon cher Oscar, ta candeur et ton âge,
Quand je vis aborder un jour sur ce rivage,
Un navire léger, que quelques matelots
Epuisés et tremblans dirigeoient sur les flots.
Bientôt, je reconnus la belle Fainasille,
Du prince de Crome trop malheureuse fille.
La douceur de sa voix, ses timides regards,
Au gré des vents légers ses beaux cheveux épars,
Et sa pâleur, touchante interprète d'alarmes,
Tout attendrit mon cœur, et fit couler mes larmes.
Quelle douleur, lui dis-je, obscurcit vos beaux jours ?
Jeune vierge ! Fingal vous offre son secours.
Son bras est jeune encore et n'est pas invincible ;
Mais son cœur ne craint rien. Nul péril n'est terrible
Pour le cœur de Fingal. — O prince généreux!
Répondit Fainasille, essuyant ses beaux yeux ;
Pour les infortunés votre main est armée.
J'étois heureuse, hélas ! j'aimois; j'étois aimée.
Les ruisseaux du Cromle, ses échos, ses zéphirs,
Portoient de bois en bois mes amoureux soupirs,
Et de mon jeune amant la colline fleurie
Répondoit aux accens de mon ame attendrie.
Un barbare, Fingal, a troublé mon bonheur.
Par la force il prétend s'emparer de mon cœur.
J'ai bravé pour le fuir les vents et les orages.
Il me poursuit encor, jusques sur vos rivages.

Il roule un œil cruel sous un sourcil effreux.
Son bras est redoutable et son cœur ténébreux.
Son amour a glacé mon ame épouvantée.
— Jeune fleur du désert, par les vents agitée,
Reposez-vous sur moi. Fingal est devant vous,
Et ce n'est pas en vain qu'on presse ses genoux.
Que votre cœur ému sous mon ombre respire.
Du fier Ogar, alors, j'aperçus le navire.
Le vent siffle, et déjà les flots tumultueux
Ponssent rapidement le guerrier ténébreux.
Il descend. Je l'aborde avec un œil tranquille.
—Ogar, des étrangers mon palais est l'asyle.
Tel fut dans tous les tems l'usage de Tremmor;
Tel celui de Trathal; tel est le mien encor.
Repose-toi. Demain, à l'aurore naissante,
Nous suivrons dans les bois la biche bondissante.
Feinasille tremblante étoit à mon côté.
Ogar lance sur elle un regard irrité.
Il saisit, tend son arc, et sa flèche rapide
De Feinasille, hélas, perce le sein timide !
Je suis saisi d'horreur, et je sens sur mon front
Mes cheveux se dresser à cet horrible affront.
—Traître, dis-je, bouillant du courroux qui m'enflamme,
Va; ton cœur est atroce, et ton bras est infame.
Tous les deux, à ces mots, l'un sur l'autre élancés,
Nos glaives furieux frappent à coups pressés.
Le combat est sanglant; la victoire incertaine;
Notre armure en éclats vole au loin dans la plaine.
Le redoutable Ogar sent plier ses genoux.
Il tombe; il meurt; il meurt, percé de mille coups;
Et le traître, expiant sa fureur et son crime,
Mêle son sang cruel au sang de sa victime.
L'un sur l'autre étendus, l'impitoyable mort
Triompha de la haine et réunit leur sort,

Et sous la même tombe, Oscar, rien ne sépare
La beauté malheureuse, et le guerrier barbare.
Imite mon exemple, Oscar, aime la paix;
Ne cherche point la guerre, et ne la fuis jamais.

# INVOCATION D'OSSIAN A LA LUNE.

## TRADUCTION.

O fille de la nuit ! Ossian te salue.
Lorsque ton front serein, ton visage riant
Sort des flots, et paroît vers le sombre orient,
L'ombre s'évanouit, et le volante nue
D'un éclat foible et doux s'embellit à ta vue.
Tu parcours l'univers dans un calme profond.
Ton silence me perle, et mon cœur lui répond.
Sitôt que tu parois, les étoiles sans nombre
Sentent pâlir leurs feux qui rayonnoient dans l'ombre.
Mais pourquoi si souvent un destin envieux
Cache-t-il la moitié de ton front radieux ?
Même, quand ta beauté s'éclipse toute entière,
Dis; où vas-tu porter ta tremblante lumière?
Reine du ciel, as-tu des palais, comme moi,
Où la douleur te suit, et demeure avec toi ?
Quelque astre étincelant, quelque étoile chérie,
L'idole de ton cœur et ta plus douce amie,
Se détachant du ciel et sillonnant les airs,
S'est-elle ensevelie au sein des vastes mers?
Tes amis, dont les pas s'empressoient sur ta route,
Sans doute sont tombés de la céleste voûte,
Sur ton visage, où règne une douce pâleur,
Lune, je vois ta peine, et je lis ta douleur.

Mais

Mais que dis-je! ô destin! j'y lis qu'un jour, toi-même ;
Comme eux, tu toucheras à ton heure suprême.
Tous ces astres, alors, qui ne paraissoient pas,
Et craignant tes regards, s'écartoient de tes pas,
Eclateront d'orgueil, et leur joie insensée
Egalera leur peine et leur honte passée.
O Lune! dédaignant ce méprisable affront,
D'un éclat plus brillant orne aujourd'hui ton front.
Vents du nord, dissipez la nuée orageuse.
Que la reine des nuits, dans sa marche pompeuse,
Contemple sa beauté, voyant, de toutes parts,
Les plaines et les monts sourire à ses regards,
Et du vaste Océan les vagues écumantes
Du feu de ses rayons rouler étincelantes.

---

# LE NUAGE.

## IMITATION.

O doux moment ! ô transport plein de charmes!
Vers l'occident brillant de mille feux,
Malvine, tourne tes beaux yeux.
Unissons nos plaisirs, et confondons nos larmes.
Ne vois-tu pas Oscar ? il s'avance vers nous.
Je retrouve mon fils ; tu revois ton époux.
Infortuné ! que dis-je ! ah ! ce n'est qu'un nuage
Que d'un dernier regard
L'astre du jour colore à son départ,
Et qui m'offre d'Oscar le triste et chère image.
O douce illusion qui suspend ma douleur!
Enfans du nord, retenez vos haleines,
Et de ce nuage trompeur
Gardez-vous de changer les formes incertaines.
D'un vol léger rasez ces plaines,
Et respectez ma consolante erreur.
Soleil, de la nature auguste bienfaiteur,
Rallume ton flambeau ; prolonge ta carrière.
Vœux superflus !
Vaine prière !
Le soleil dans les flots a plongé la lumière.
Tout disparoît à mes regards confus.
L'obscurité s'étend sur la nature entière.
L'ombre d'Oscar m'échappe, ô Malvine ! et mon cœur
Est navré de douleur.

# PLAINTES DE MALVINE

## SUR LA MORT D'OSCAR.

### IMITATION.

C'étoit sa voix, cette voix si touchante!
Ombre chérie, ombre de mon amant,
Pourquoi viens-tu si rarement
De mes douleurs adoucir le tourment,
Consoler le cœur d'une amante ?

O toi, que l'hymen et l'amour
Unirent à ma destinée,
Près de toi, dans les cieux, prépare mon séjour,
Et rappelle au bonheur Malvine abandonnée !
Bientôt elle ira te revoir.
Non, ce n'est point un vain présage.
Bientôt la mort n'aura plus le pouvoir
De séparer deux cœurs qu'un même amour engage.
Oui, j'en crois mes pressentimens.
Mon cœur palpite, et tout mon corps frissonne.
Dans mon ame s'élève un trouble qui m'étonne,
Et je sens ces frémissemens
Précurseurs de la mort qui déjà m'environne.

Une voix fugitive a troublé mon sommeil.
Telle que le zéphire
Qui balance les fleurs, et sous leur ombre expire;
En vain je l'ai cherchée au moment du réveil.

C'étoit sa voix ; cette voix si touchante.
Ombre chérie, ombre de mon amant,
Pourquoi viens-tu si rarement
De mes douleurs adoucir le tourment,
Consoler le cœur d'une amante ?

Mais, ô mon cher Oscar ! en dépit du destin,
Oui, dans ce cœur tu vis encore.
Quand la brillante aurore
Ouvre les portes du matin,
Pour toi sort un soupir de mon ame embrasée,
Et l'astre de la nuit,
Qui sur ta tombe me conduit,
Me voit mêler mes pleurs à sa douce rosée.

Vaillant fils d'Ossian, combien je chérissois
Ton cœur sensible et fier, ton ame généreuse !
Quand tu vivois, Oscar, Malvine étoit heureuse.
Auprès de toi je jouissois,
Et loin de toi je nourrissois
De ton retour l'espérance flatteuse.

Dans les champs de Morven je brillois autrefois,
Comme un jeune lilas, l'orgueil de la nature,
Qui lève un front superbe, et mêle dans les bois
A ses grappes en fleurs, sa flottante verdure.
La main qui t'a plongé dans l'ombre des tombeaux,
Comme un orage affreux, une horrible tempête,
A terrassé ma tête,
Dépouillé mes rameaux.
Le printems a depuis, d'une aile caressante,
Ranimé douze fois la terre languissante,
Fécondé dans les champs les jeunes arbrisseaux ;
Fait éclore les fleurs, et courir les ruisseaux ;

Mais il n'a pu porter la fraîcheur et la vie
Dans mes rameaux séchés, dans ma tige flétrie.
Pour moi les plus beaux jours sont d'orageuses nuits,
Et je ne porte plus ni de fleurs, ni de fruits.
Des rives du Lora les vierges innocentes,
Pour charmer ma douleur, mariant sous leurs doigts
Aux cordes frémissantes
Les doux sons de leurs voix,
Ne peuvent adoucir mes angoisses cruelles.
— Eh quoi ! me disent-elles,
Oscar étoit-il seul digne de ton amour ?
Seul son bras portoit-il une lance puissante ?
Il étoit donc plus beau que l'aurore naissante,
Que le flambeau du jour ?
Et pourquoi, jeune encor, laisser flétrir tes charmes?
Par d'inutiles larmes
De cet amant chéri tu troubles le repos. —
Elles disent.... Je pleure ; et ma douleur muette
Est alors l'interprète
De l'excès de mes maux.

99 94 4014